Document generated on 04/23/2024 7:26 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Monsieur de Voltaire ou la lutte contre le monstre

Victor-Lévy Beaulieu, *Monsieur de Voltaire*, Montréal, Stanké, 1994, 256 p., 24 $.

Jacques Pelletier

Number 77, Spring 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38496ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Pelletier, J. (1995). Review of [*Monsieur de Voltaire* ou la lutte contre le monstre / Victor-Lévy Beaulieu, *Monsieur de Voltaire*, Montréal, Stanké, 1994, 256 p., 24 $.] *Lettres québécoises*, (77), 56–57.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Victor-Lévy Beaulieu, *Monsieur de Voltaire*, Montréal, Stanké, 1994, 256 p., 24 $.

Monsieur de Voltaire ou la lutte contre le monstre

Comme essai critique, Monsieur de Voltaire n'innove guère et ne constitue pas une grande réussite. Il s'agit pour l'essentiel d'une monographie écrite à partir de quelques ouvrages classiques sur l'écrivain et son œuvre.

ESSAI
Jacques Pelletier

MONSIEUR DE VOLTAIRE est un livre de circonstances et ce à un double titre : écrit à l'occasion et en l'honneur du trois centième anniversaire du célèbre écrivain libertaire, il est le fruit d'un séjour en désintoxication d'un Beaulieu ayant décidé, enfin, de régler ses problèmes d'alcool.

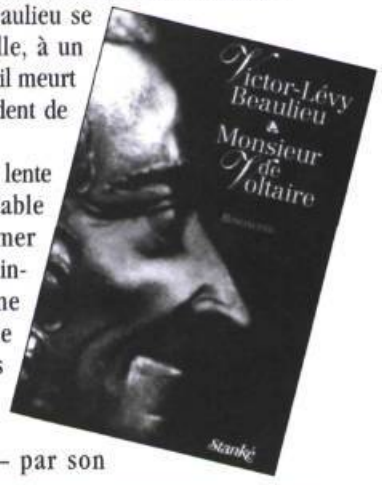
Comme essai critique, Monsieur de Voltaire n'innove guère et ne constitue pas une grande réussite. Il s'agit pour l'essentiel d'une monographie écrite à partir de quelques ouvrages classiques sur l'écrivain et son œuvre : l'approche est linéaire, chronologique, biographique, avec accompagnement de quelques commentaires et analyses rapides de l'œuvre elle-même. Bref, il n'y a là rien de très nouveau, rien qui n'aille au-delà de la vulgarisation commandée par la préparation d'une série d'émissions sur ce sujet pour Radio-Canada.

À ce titre il s'agit d'un ouvrage décevant, très en deçà des ouvrages critiques antérieurs de Beaulieu. Le livre sur Hugo traduisait une fascination et un rêve, celui d'égaler le grand écrivain romantique français. L'essai sur Kerouac comportait une réflexion sur le statut de l'écrivain canadien-français et sur le destin prévisible de la collectivité québécoise. L'étude magistrale sur Melville était partie intégrante d'un vaste projet d'écriture visant rien moins qu'à créer les conditions de l'avènement des pays québécois. Le pèlerinage consacré à Jacques Ferron exprimait une fidélité et signalait fortement une affiliation, en quoi il s'insérait dans une visée d'écriture totalisante.

Ici il n'y a rien de cela sinon une fascination ambiguë pour l'«ambition totalitaire» de Voltaire — selon les mots de Beaulieu —, c'est à dire sa prétention à dominer entièrement la vie littéraire, culturelle, et même politique, de son temps. Pour réaliser cet ambitieux projet, l'écrivain philosophe se prête à toutes les manœuvres et à toutes les bassesses, s'affirmant comme un monstre d'orgueil et de prétention, doué des qualités nécessaires pour arriver à ses fins et les exploitant sans aucun scrupule.

C'est cela qui fascine Beaulieu à un moment où il est lui-même menacé, sombrant dans la déchéance alcoolique, risquant de tout perdre, y compris ses dons d'écrivain. Résolu à changer de vie, à renoncer à la passion dévorante et destructrice, il prend la décision d'entrer en «maison d'enfermement» pour régler ses problèmes d'alcool et, au-delà, son rapport problématique et douloureux à l'existence. C'est dans ces conditions qu'il apporte dans ses bagages l'œuvre de Voltaire pour lui tenir compagnie durant une cure qui ne saurait être qu'exigeante et cruelle pour être vraiment efficace.

C'est le récit de cette cure qui s'offre comme le moment fort de cette «romancerie». Beaulieu l'homme, par-delà l'écrivain, est le véritable héros de cette histoire. Affligé depuis l'enfance par un désir exacerbé de noyer dans l'alcool — cette enveloppe protectrice, fœtale — un profond mal de vivre, désir que l'écriture elle-même, cette autre passion totalisante, ne réussit pas à combler, Beaulieu se retrouve, après quarante ans de bouteille, à un tournant décisif : ou il arrête de boire, ou il meurt à court terme (de cirrhose ou d'un accident de la route).



Au bout de son rouleau, au terme d'une lente et progressive déchéance, d'un inéluctable destin, il prend la décision de s'enfermer durant deux mois dans un centre de désintoxication, acceptant l'humiliation d'une thérapie par moments débilitante, conçue pour des esprits primaires, pour des adeptes de l'idéologie simpliste des A.A., pour une communauté en somme à laquelle il appartient pour moitié — par son

alcoolisme — et à laquelle il échappe par son ambition d'écriture, entre autres.

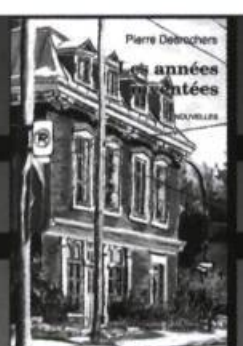
C'est ce drame que Beaulieu nous raconte, son rapport malaisé au monde et à autrui, à travers l'évocation de la «maison d'enfermement» et de la curieuse vie de ses pensionnaires. Bien sûr il ne nous dit pas tout : son lien à la famille, et particulièrement à la mère, demeure assez nébuleux, comme s'il s'interdisait — encore — d'aller explorer ces eaux profondes, ces racines d'un mal aussi envahissant qu'obscur. Si bien qu'on n'est pas totalement convaincu que le monstre a bel et bien été vaincu et que cette dernière cure a été plus efficace que les précédentes à Mont-Rolland, tenues pour manœuvres de diversion. Quoi qu'il en soit, le récit émeut pour peu qu'on soit sensible à cette sorte de drame où, derrière le miroir de l'écriture, un individu joue son avenir et sa peau, sa dignité proprement humaine.

Victor-Lévy Beaulieu

À la fin de la «romancerie», Beaulieu, par-delà la cure et le procès que lui a intenté Lise Payette, rebaptisée ici non sans saveur madame Blancheneige, retrouve quelque chose comme son âme et son honneur d'être «vivant». Et ce, en dépit de tout et à même une grande victoire sur les monstres qui l'habitent et le mettent en danger, dont une mégalomanie avérée — envers grandiose d'une faiblesse innée — n'est pas le moindre. C'est par là que son récit nous rejoint et nous touche surtout, témoignant très justement de son combat, de sa lutte contre les forces de destruction qui l'assaillent sans répit, menaçant de le transformer en une pauvre loque, en un équivalent québécois du pitoyable Jack Kerouac, symbole par excellence d'une collectivité vouée à la défaite et à un inexorable déclin.

Visibilité
Efficacité
Publicité

Pour annoncer dans *Lettres québécoises*, contactez Michèle Vanasse
Responsable de la publicité • Tél.: (514) 525-9518 • Téléc.: (514) 525-7537



ÉDITIONS
PIERRE TISSEYRE

Pierre Desrochers
LES ANNÉES INVENTÉES
nouvelles
182 pages / 16,95 $

Ces nouvelles sont comme des bouteilles jetées à la mer, des fragments d'existence, traversés par la passion, le mystère, la tendresse parfois, par l'amour aussi et par la mort, immanquablement.

Emily Carr
LES MAUX DE LA CROISSANCE
une autobiographie
traduite par Michelle Tisseyre
310 pages / 22,95 $

Terminé à la veille de sa mort en 1945, *Les maux de la croissance* raconte la jeunesse d'Emily Carr dans une famille puritaine, sa formation d'artiste, du rejet initial à l'acceptation de sa peinture par les Canadiens.

MANUSCRIT TROUVÉ DANS UN SECRÉTAIRE
le 29e roman
de Daniel Sernine
340 pages / 22,95 $

«C'est l'histoire d'un écrivain frustré, particulièrement odieux et parano... Sachez seulement que ce roman rondement mené, souvent très ironique, réserve une finale absolument inattendue qui m'a mis à un état proche de la jubilation.»
Dominique Paupardin, La Presse